

Jean-Michel Payet

Mademoiselle Scaramouche



folio
junior

Jean-Michel Payet

Mademoiselle
Scaramouche

(Les Grandes Personnes)

Illustration de couverture : Henri Galeron

© Éditions des Grandes Personnes, 2010, pour l'édition originale
© Éditions Gallimard Jeunesse/Éditions des Grandes Personnes, 2014,
pour la présente édition

Folio Junior est une collection de Gallimard Jeunesse

*Pour Alizarine.
Et à la mémoire de Lucien Lepreux, mon grand-père,
dont le cœur balançait entre Lagardère et d'Artagnan.*

*Élégant comme Céladon,
Agile comme Scaramouche,
Je vous préviens, cher Mirmydon,
Qu'à la fin de l'envoi je touche !*

Edmond Rostand, Cyrano de Bergerac.

Première partie

La fille de maître Jean

Le pré des Nonnes

Zinia se réveilla brusquement. Le silence inhabituel, absolu, qui régnait l'avait tirée de son sommeil : il manquait à la maison ses bruits feutrés du matin. La nuit s'attardait encore, mais à travers la fenêtre la jeune fille devinait que, bientôt, l'aurore ferait pâlir les étoiles. Elle resta un instant aux aguets. Toujours ce silence, dense, menaçant.

« Il l'a fait », se dit-elle et elle sauta hors du lit. Elle sentait la colère l'envahir, ce qui, chez elle, était souvent une façon de manifester son inquiétude. Elle sortit de sa chambre en chemise sans ressentir le froid qui, depuis deux ou trois nuits, s'était emparé de la ville, et alla frapper à celle de son père. Une fois, deux fois. Pas de réponse. Avant même de pousser la porte, elle avait déjà compris. « Père ? » La pièce était vide. Dans la lumière timide du jour naissant, elle devina le lit où personne n'avait dormi. Il flottait dans l'air un parfum de tabac froid. Au mur, la vieille épée manquait. « Il l'a fait ! » répéta-t-elle, irritée.

Zinia retourna dans sa chambre et s'habilla à la hâte. Elle enfila une large jupe, un gilet, et chaussa ses bottes

souples, cadeau récent de son père. Drapée enfin dans un long manteau, elle rabattit le capuchon sur ses cheveux rouges hâtivement attachés et sortit dans la pâleur de l'aube.

Elle marchait sans hésiter, portée par l'angoisse. Et la colère, toujours. Il avait cédé. Son père avait cédé. Il n'avait pas voulu traiter par le mépris ce petit baron arrogant tout fier de sa rapière encore neuve. Et cela pourquoi ? Pour rien. Pour une bêtise. La veille, trois jeunes nobliaux étaient venus chercher querelle à Jean Rousselières sous un prétexte que Zinia avait déjà oublié. Ce n'était pas la première fois que des jeunes gens stupides le provoquaient, à l'affût d'une gloire pour le moins douteuse. Ancien capitaine des mousquetaires, le père de Zinia s'était couvert d'honneurs au service du jeune roi Louis, puis il avait choisi de se retirer et s'était installé comme maître d'armes à Montguéroux, loin des intrigues de la cour et des tracas de la capitale. Cependant, sa réputation l'avait précédé, et l'on venait de loin pour bénéficier de son enseignement. Il avait lui-même suivi celui d'un élève du grand Siennois Ferro di Cagli, mais c'était sur le champ de bataille qu'il avait affermi sa main et imaginé plusieurs bottes qui s'étaient révélées fatales à nombre de ses adversaires.

Il s'était constitué ainsi une clientèle régulière, mais avait dû constater bien vite que toute médaille a son revers : régulièrement, de jeunes imbéciles venaient le défier, espérant gagner là une renommée rapide. Les plus chanceux repartaient humiliés. Les autres ne

rencontraient que la mort. Le maître d'armes voulait éviter ces querelles artificielles, inutiles. Il ne relevait pas les injures et passait son chemin devant les fiers-à-bras. Mais, la veille, cela n'avait pas été le cas.

Zinia arriva devant la vieille église Saint-Pancrease. Elle courait plus qu'elle ne marchait. Elle contourna l'édifice en longeant le cimetière. Les croix de pierre se détachaient sur un ciel laiteux. Elle détourna aussitôt les yeux, craignant d'y voir un mauvais présage. Au loin, un volet claqua. Les rues étaient encore vides. Bientôt, ce serait l'heure du chant du coq. L'heure des duels.

La veille, ces trois jeunes nobles avaient provoqué son père, mais, comme à l'accoutumée, celui-ci les avait ignorés. Ils s'en étaient alors pris à elle, Zinia, se conduisant comme des soudards, de telle sorte que Jean Rouselières n'avait pu faire autrement que d'intervenir. S'il ne trouvait aucun plaisir à estourbir des imbéciles, il ne pouvait accepter que ceux-ci entachassent son honneur. Il s'était donc résolu, une fois encore, à s'engager dans ce duel stupide.

Toute la journée, Zinia avait essayé de l'en dissuader. Car si toute sa science des armes était demeurée intacte, son corps avait perdu de sa souplesse avec l'âge, et ses articulations le faisaient souffrir plus qu'il ne voulait l'admettre. Sa lame n'avait plus la même vivacité, et son cœur, plus la même audace.

Elle approchait des dernières maisons du bourg. Là, après le porche de l'abbaye, la rue se transformait en un

chemin longeant un verger. Au-delà s'étendait le pré des Nonnes. Dans la froide quiétude du jour, la jeune fille perçut le bruit du fer que l'on croise. Le duel était engagé.

Deux individus se faisaient face, s'observant. Par des battements brefs, ils testaient la fermeté de leur poignet, la résistance ou l'agilité de leur adversaire. L'un d'eux était grand, fort, tout en puissance, s'avancant sans hésiter, tandis que l'autre, plus malingre, se contentait d'esquiver, attendant le moment de porter ses attaques. L'inconnu contre son père.

– Arrêtez ! cria Zinia en se précipitant vers le pré.

Son cri troubla la rencontre. Aussitôt, quatre hommes en noir se mirent en travers de sa route. Les témoins des deux duellistes.

– Silence ! dit l'un d'eux.

– Laisse-les, Zinia ! lança un autre. Le capitaine sait ce qu'il fait. Il saura faire plier ce baron de bas étage.

La jeune fille reconnut le maréchal-ferrant, ami de son père, ainsi que le barbier. On avait sans doute convoqué ce dernier pour soigner les blessures à l'issue de l'assaut. Les deux autres devaient être ces petits nobles qui accompagnaient le baron en question. Plus loin, elle aperçut Suzanne, leur servante, tremblant pour son maître. Zinia se mit à se débattre. Elle n'était pas fille à se rendre au premier ordre. En tentant d'échapper aux quatre hommes, sa chevelure se dénoua et un flot de cheveux rouges se répandit sur ses épaules.

– Reste à l'écart ma fille ! intervint alors le plus chétif des combattants.

Sa voix était à la fois ferme et douce. Zinia s'immobilisa aussitôt, gonflant les narines et plissant les yeux. Certes elle obéissait à son père, mais sa colère n'était pas retombée pour autant.

Sur le pré, le combat reprit. Les deux hommes s'observaient à nouveau. Le baron porta soudain une attaque sur le flanc qui fut aussitôt contrée. Puis une autre et une autre encore. À chacun de ses coups, le nobliau tirait dans le vide, la lame se plantait dans l'herbe, détournée de sa cible. Il tenta une feinte qui fut déjouée de la même façon et sa lancée suivante fut parée de telle sorte qu'il se retrouva dos à son adversaire. Jean Rousselières semblait s'amuser avec lui, le déroutant par des parades et contre-parades dont le baron ignorait jusqu'à l'existence. Mais Zinia comprenait que son père ne cherchait pas à donner une leçon à cet homme. Il utilisait toute sa science pour économiser ses forces déclinantes et pour masquer la raideur qui s'était emparée de son poignet.

Avec fougue, le baron lança alors une nouvelle attaque frontale, mais le capitaine l'esquiva une fois encore, le blessant au passage à l'épaule gauche. L'homme tomba, le nez dans l'herbe. Il se releva aussitôt.

– Cette blessure vous suffit-elle ? demanda le père de Zinia. Nous pouvons en rester là.

– Abandonner au premier engagement ? Vous ne me connaissez pas, monsieur.

– Jusqu'à ce jour, j'avais en effet ce bonheur.

Ils se remirent en garde et le combat reprit. Les assauts se faisaient plus fougueux. Le baron, humilié par sa blessure, redoublait ses attaques, de taille et d'estoc,

comprenant que seuls son savoir et sa hargne conjugués lui laisseraient une chance de vaincre. Cependant chacune de ses tentatives se voyait contrée, coupée par des parades précises et nettes. C'était la force contre la science.

Jean Rousselières faiblissait pourtant. Ayant conscience qu'il ne pourrait rester sur la défensive plus longtemps, il choisit de neutraliser définitivement son adversaire. Il connaissait une botte qui, d'un même mouvement, arrachait le fer et portait une grave blessure à la main, interdisant la poursuite de l'engagement. Il s'avança donc avec une déroutante garde en septime. Mais, alors que le vieil homme s'apprêtait à mettre fin au duel, le destin, avec une ironie cruelle, changea la donne : le père de Zinia glissa soudainement sur l'herbe encore humide et, sans que l'autre ait fait le moindre geste, alla s'empaler sur l'épée de son adversaire.

Le temps sembla s'arrêter. Les deux bretteurs, leurs témoins et Zinia retinrent leur souffle. Puis le capitaine fléchit les jambes et, lentement, tomba sur les genoux. Le jeune baron retira son épée, regardant le maître d'armes avec étonnement, comme si lui-même avait toujours douté de pouvoir le vaincre. Le blessé lâcha son arme et prit appui sur le sol. Il cherchait à reprendre son souffle. Puis il s'affaissa sur le côté, inanimé.

Zinia hurla et se précipita avant même que le barbier puisse constater la gravité de la blessure. Elle eut cependant le temps de lire sur le visage du baron un mélange d'incrédulité et de satisfaction. Il se voyait déjà auréolé de la gloire d'avoir défait le capitaine aux mille

victoires. Cet air impudent transforma aussitôt la douleur de Zinia en une haine féroce. Elle ramassa l'épée de son père et fit face au vainqueur :

– Le combat n'est pas fini, monsieur. La fille peut achever ce que le père a laissé.

– Croyez-vous que je puisse me battre contre une femme ?

– Il va bien falloir vous y résoudre.

– Oubliez cela. Votre courage vous honore mais la douleur vous égare.

– Craindriez-vous de croiser le fer avec une demoiselle ?

– Une demoiselle ? Mais je ne vois ici qu'une fille !

Et ce disant, le baron lui tourna ostensiblement le dos. Sous l'insulte, Zinia lui fouetta les fesses d'un battement de sa lame. Aussitôt l'homme se retourna et se mit en garde.

– Prenez garde, jeune fille ! On n'humilie pas un baron de Villarmesseaux !

– Mais on peut le tuer ! dit Zinia.

Et, alliant le geste à la parole, elle engagea une attaque qui força le baron à reculer. Celui-ci para de justesse.

– N'insistez pas, vous dis-je !

Mais Zinia poursuivit ses assauts, le poussant à parer des coups qui n'avaient rien de timide.

– Ah çà ! Vous l'aurez voulu. Je n'aurai certes pas de gloire à vous défaire, mais il n'est pas question que je laisse ma vie sur ce pré. Messieurs, vous m'êtes témoins que je suis forcé de me défendre.

Et il se remit en garde. Il crut tout d'abord que quelques moulinets suffiraient à décourager la donzelle, mais comprit bien vite que Zinia s'avérait la digne fille de son père. Si elle ne possédait pas la force du baron, elle semblait bien avoir acquis la science du capitaine. Ses attaques étaient savantes, surprenantes. Elle enchaînait les voltes et les sauts, faisant preuve d'une souplesse qu'il pouvait bien lui envier. Il se mit à tailler devant lui avec hargne, battant violemment l'air, mais elle esquivait chacun de ses coups avec audace et invention. Sur-tout, il put lire dans les yeux de la jeune fille la colère, la détermination et la haine qui guidaient sa main. Le baron commença à avoir peur. Zinia, cependant, ne se souciait pas des états d'âme de son adversaire. Elle cherchait les faiblesses de sa défense, attentive au moment où elle pourrait placer une botte enseignée par son père.

Aussi, sur un dégagement de la lame du baron, elle tourna sur elle-même avec un large mouvement du bras, puis, dans le même élan, porta tout le poids de son corps vers l'avant comme si elle chutait. Dérouté par cette manœuvre, le baron n'eut pas le temps de comprendre ce qui se passait : la pointe de l'épée de Zinia lui pénétrait dans l'œil gauche et lui empalait la cervelle. Il s'effondra avant d'avoir réalisé que sa vie avait pris fin.

Zinia resta un instant interdite. Pour elle, l'escrime n'avait jusque-là été qu'un entraînement, une technique. Un jeu aussi, parfois. Pour la première fois le jeu était devenu un combat. À mort. Elle revint brusquement à la réalité. Le barbier s'approcha du baron tandis que la jeune fille s'agenouillait auprès de son père. Sa

blessure était plus grave qu'on n'aurait pu le craindre. La lame avait touché le cœur. Il respirait avec difficulté, les yeux mi-clos. Zinia lui souleva doucement la tête. Il ouvrit les yeux et tenta de lui sourire, mais ne parvint qu'à grimacer de douleur. Elle le regardait sans rien dire. Ils avaient tous deux l'habitude de se parler franchement, sans détour. Il essaya d'articuler un mot, mais en vain. Il ferma les yeux et tenta de reprendre sa respiration, puisant dans ses dernières forces. Zinia se pencha sur lui.

– Mon... épée, parvint-il à murmurer.

– Elle est là, père, ne crains rien.

Il hocha doucement la tête puis leva une main en direction de la jeune fille, mais elle retomba, inanimée. Il tentait encore de dire quelque chose. Ses lèvres bougeaient sans qu'aucun son en sorte. Puis :

– Sca... Scaramouche..., réussit-il à bredouiller.

Et sa tête roula sur le côté. Il était mort.

Zinia Rousselières

Le maréchal-ferrant releva doucement Zinia en la couvrant de son capuchon.

– Il ne faut pas rester ici. Le guet risque de venir à tout instant. Tu dois partir. Nous dirons qu'ils se sont entre-tués...

– Ne croyez pas vous en tirer à si bon compte, intervint l'un des deux témoins du baron. Le père de notre ami, le marquis de Villarmesseaux, n'est pas homme à laisser le crime de son fils impuni !

– Le crime ? Mais vous avez vu comme nous qu'il s'agissait d'un duel !

– Je doute que cette distinction suffise à calmer sa douleur. Et sa colère. Le duel concernait cet homme et non sa fille...

Zinia dévisagea les deux témoins du baron. Elle leur lança avec mépris :

– Il semble que, chez les Villarmesseaux, l'idée de noblesse ne rime pas avec celle d'honneur.

– Que savez-vous de la noblesse et de l'honneur, vous, la fille d'un soudard ?

Elle se cabra sous l'insulte. Désignant son père mort, elle ajouta en levant la tête :

– Sachez que l'homme qui gît là a plus d'honneur dans le bout de son petit doigt que toute la lignée des Villarmesseaux ne saurait en avoir en cinq siècles de courbettes et d'intrigues.

L'homme allait lui répondre lorsqu'on entendit au loin la marche cadencée du guet. Mettant fin à la discussion, le maréchal-ferrant tira Zinia par la manche.

– Tu dois fuir, absolument. Le cheval de ton père est là-bas, sous le tilleul. Disparais avec lui et ne reviens me voir que ce soir, à la nuit tombée.

– Mais...

– Je m'occupe de tout, finit-il par dire pour couper court à toute discussion.

Sans plus attendre, Zinia sauta sur la jument jaune et, quittant le pré des Nonnes, longea le mur de l'abbaye puis s'enfonça dans la forêt toute proche.

Elle galopait avec fougue, poussant son cheval dans les allées du bois, le talonnant, serrant les dents. Plus vite ! Encore plus vite ! Ce n'était pas les soldats qu'elle fuyait, mais le destin qui venait de lui jouer un tour atroce. Les branches basses lui griffaient le visage, accrochaient ses cheveux et elle ne se rendait compte de rien. Comme toujours, elle réagissait en laissant éclater sa hargne ; pourtant, au plus profond d'elle, une sensation de vide la gagnait. Un vide terrible.

Le cheval soufflait, mais elle ne l'écoutait pas. Le galop. Toujours, jusqu'à la fin. Sur des chemins qu'elle

connaissait depuis son enfance, elle se perdit sans en avoir vraiment conscience. Elle ne ressentait ni la faim, ni le froid qui descendait à travers les branchages. Elle ne faisait plus que se laisser porter par sa monture qui, insensiblement, ralentit son allure. Elle s'arrêta enfin dans une clairière au milieu de nulle part, et Zinia glissa sur le sol couvert de mousse. Ses joues étaient humides. Soudain, elle fut saisie par la température glaciale, la rosée, le vent, et elle eut beau se draper dans sa cape, elle ne put empêcher ses dents de claquer, sans pouvoir se contrôler. C'était plus fort qu'elle. Elle poussa alors un long cri, un cri de bête, d'animal blessé. De rage aussi. Et, seule, loin de tous, elle se mit à pleurer.

Un souffle chaud. Zinia releva la tête. Hortense, sa jument, la regardait avec curiosité. Le soleil avait tenté une timide apparition entre les nuages. Il était haut. Combien de temps était-elle restée prostrée sans penser à rien ? Avait-elle dormi ? La réalité la ressaisit tout d'un coup. Elle revit son père, cet homme qui l'avait élevée seul à la mort de sa mère. Un homme silencieux, parfois austère, mais tendre et attentif. Il avait voulu qu'elle bénéficiât de leçons que la plupart des filles de sa condition ne recevaient pas. Ainsi, elle avait appris à lire, à écrire et à compter, mais il avait également tenu à ce qu'elle ait des notions de musique et de dessin, d'histoire et de sciences, de sorte qu'elle en savait bien plus que certaines demoiselles de la noblesse qui n'apprenaient que le nécessaire pour briller dans les salons et se marier. Il ignorait quel serait son destin et avait voulu lui donner les armes pour se défendre dans la vie. Et ce